

LANGAGE ET PÉDAGOGIE

par

R. FAVRY

LANGAGE ET RAPPORT AU LANGAGE
DANS LA SITUATION PÉDAGOGIQUE

Tel est le titre de l'article de P. Bourdieu et J.C. Passeron dans les *Temps Modernes* de septembre 1965. En fait, c'est l'introduction à *Rapport pédagogique et communication* (Cahier du centre de sociologie européenne. Ecole pratique des Hautes Études). On résume difficilement un tel article. En tout cas il faut le connaître.

Puisque l'acte pédagogique est communication et qu'il se donne des

moyens techniques spécifiques, il est normal qu'il justifie son rendement. Or les contrôles de la quantité d'information reçue (interrogations, entretiens, copies, tests) montrent une déperdition d'information qui « tend à dépasser le seuil tolérable » (1), au moins dans les facultés de lettres. Mais les réflexions qui suivent montrent qu'au niveau inférieur le problème reste le même.

Cet acte pédagogique manque sa fin sans révolte de la part des acteurs car il fonctionne comme un système où « la sécurité réelle qu'il procure équilibre les frustrations qu'il impose ». Il y a d'abord un malentendu linguistique : les étudiants maîtrisant mal la langue sont condamnés à une sorte de « rhétorique du désespoir » et restituent hors de saison et de propos « les tropes, les schèmes ou les mots qui leur paraissent les plus caractéristiques de la langue magistrale ». En sorte que le rendement mesuré par le rapport cours - assimilation du cours - interrogation est faible.

On ne cherche pas à combattre le malentendu qui semble aux professeurs constitutif d'une situation impliquant « naturellement la mauvaise réception des meilleurs messages par les pires récepteurs ». L'enseignement secondaire et supérieur se donne pour acquis que la langue d'idées de sa tradition ou la langue au second degré des allusions et des complicités culturelles sont comme naturelles aux sujets intelligents. « Grâce à cette idéologie professionnelle les professeurs peuvent éprouver comme strictement équitables des jugements scolaires qui consacrent en réalité le privilège culturel ». La situation matérielle du professeur revêt une signification magique qui n'étonnera pas ceux qui ont entendu au congrès les rapprochements d'Ue-

berschlag entre examens et initiation religieuse. On le voit « surélevé et enfermé dans l'espace qui le sacre orateur, séparé de l'auditoire, pour autant que l'affluence le permet par quelques rangs déserts qui marquent matériellement la distance que le profane garde devant le mana du verbe et qui ne sont jamais occupés en tout cas que par les zéloteurs les plus stylés, pieux desservants de la parole magistrale ». (Cette attitude magique se retrouvera à l'examen dans le comportement même du candidat : « Un étudiant de Lille a recueilli, par une enquête ethnologique auprès de ses camarades, des confidences au sujet des techniques magiques qu'ils employaient pour réussir aux examens. Il y a un florilège qui ne déshonorerait pas le dernier des Mélanésiens... cravate du baccalauréat... devoir mis treizième dans la pile... passer le dernier à l'oral... les étudiants savent bien que la magie ne suffit pas, mais ils font tout ce qu'il faut sur le plan de la magie et le principe de la magie consiste à mettre toutes les chances de son côté ». P. Bourdieu. Exposé débat à Noroît. Arras).

Les efforts pour créer le dialogue tournent en dérision : « Les réponses ne sont jamais le plus souvent que des répons ». Les étudiants eux-mêmes ne souhaitent pas réellement en sortir car c'est cette pédagogie traditionnelle qui leur offre les seuls modèles de comportement. Aussi reste-t-on dans le malentendu en surévaluant mutuellement la quantité d'informations qui circulent réellement : ce qui est facilité par la dissertation qui « se prête par sa logique même à un discours fait pour interdire les choix tranchés » (2)... « l'analyse de la rhétorique dissertative appréhende des formes pathologiques de restitution, aplatissement, réinterprétation ou décontextualisation ». Le professeur ne devrait pas, en bonne logique comprendre ce que lui rétorquent ses

étudiants, mais « il n'attend pas plus qu'ils disent vraiment quelque chose, qu'eux-mêmes n'espèrent avoir quelque chose à dire vraiment ». C'est au fond le lieu où l'on parle pour ne rien dire.

Il y a des circonstances aggravantes : « anciens bons élèves, s'adressant à de bons élèves, ils voudraient n'avoir pour élèves que de futurs professeurs »... « Les enseignants ont le sentiment d'avoir toujours su ce que leurs élèves ne savent pas : ils oublient qu'ils ont souvent acquis leurs recettes dans le « groupe des pairs »... C'est ce qui expliquerait les plaintes perpétuelles sur la baisse de niveau. Les « mauvais élèves » sont là pour justifier les mœurs pédagogiques que nous connaissons : leur échec est évidemment inévitable... donc, il n'y a pas de raison de changer... Enfin les étudiants font semblant de comprendre car avouer son ignorance serait se disqualifier.

Reste à étudier un autre phénomène intéressant : la parole magistrale. On ne peut la dissocier de la situation scolaire où elle s'exerce : aussi reconnaît-on dans une situation publique souvent les professeurs à leur ton et secondairement à leur langage. « Il est celui qui parle sur les choses au lieu de parler des choses ». Aussi peut-il parler de tout : ses propos sont neutralisés.

Les auteurs concluent sur l'importance du milieu social d'origine : « Il n'a pas échappé à Sartre qu'une enfance passée dans un univers où les mots devenaient la réalité des choses le préparait à entrer dans un monde intellectuel fondé sur le même principe ».

R. Favry

Lycée de la Fobio à Montauban

(1) (2) On remarquera que les auteurs eux-mêmes aident à la manie de la dissertation : ils s'interdisent les choix tranchés et ont leur propre rhétorique...